

Jacques Yonnet

ÎLÔT INSALUBRE

Poèmes

René DEBRESSE
38, rue de l'Université
Paris 1942

Jacques Yonnet : Ilôt insalubre



AUBE

Le pinceau du jour met de l'eau dans l'encre
une ombre impossible a longé le quai
– il neige violet rue François-Miron –
une chatte en rut s'endort de fatigue

Au métro Saint-Paul une femme seule
cherche son mouchoir avec des sanglots
le soupirail du boulanger
allume la maison d'en face
la Seine a des frissons de houle
c'est l'heure où les noyés ont froid
où s'étirent les cheminées
minarets coiffés de travers
où les toits comme des écailles
de dragons fument du brouillard
les yeux cernés du Pont-Marie
effraient le chien de la péniche
il hurle tel un remorqueur
– de très loin les poings se tendent vers lui –

Chante une cloche un air très-vieux
– Saint-Gervais n'est jamais à l'heure –
Claquent sec les volets du marchand de couleurs
Il fait - ploc - de trois pieds et - plic - du quatrième
le cheval rue Geoffroy-l'Asnier
les façades se donnent
des fiertés de profils
quelque part un carreau cassé
éblouit le silence
c'est un coup du jour nouveau-né
car aujourd'hui l'aurore est saouïe
bancale et mauve infiniment

Sur le pignon qui perd la tête
elle a coiffé la girouette
elle avance à tâtons dans l'haleine des toits
et trébuche et sursaute et se coupe aux gouttières
si jeune et déjà phtysique

le cantonnier au balai large
est plus grand qu'un Messie

COUR

La cour silo jaloux des spectres assoupis
Mélodrame bancal plein d'orbites sonores
– Lénore en bigoudis a battu les tapis
l'oiseau noir s'envolant a crié : Never more –

Voici venir l'oiseau couleur du temps qu'il fait
celui qu'on ri'ose pas clouer dans les histoires
le robinet trépigne et sa victoire fait
hurler la lessiveuse au seuil de la mémoire

Il grouille un vieillard jaune auprès des canaris
le polochon d'Adèle a pleuré quatre plumes
l'enfant morte au réveil chantait toute la nuit
Giroflé-Girofla donne-moi z'en donc une
– cet air a souvent faim quand il n'est pas midi

Ton rêve trouble muse et s'accroche aux frontières
où se balance un peu l'édredon funambule
monstre marin bouffi de projets saugrenus

Le vent descend l'étage à cheval sur la rampe
le soleil acéré se découpe une tranche
de toit la girouette a haussé les épaules

l'Esprit à la guitare, ôtant son grand chapeau
implore noblement Madame la Concierge

LA MARCHANDE DE LACETS

Elle triture ses lacets
dans leur boîte comme un philtre
écoutez les mots magiques

– *vingt sous vingt sous vingt sous vingt sous la paire*

ses lacets attachés par trois
par trois – pas deux, mais trois – pourquoi ?
ce sont eux qui remuent ses doigts
eux seuls

Ses paupières à guillotine
c'est un lacet qui les déclanche
elle en a quatre dans les hanches
et dans la gorge deux tendus
qui tirent sur sa lèvre

– ici un fil est cassé
ça lui donne le hoquet

vingt vingt vingt vingt
 sous sous sous sous la paire

Elle colle aux pavés gras
ses yeux-feux ses yeux-limaces
son pas son pas n'effraie pas
les moineaux mineurs d'asphalte
son pas quelle danse immobile
de fantôme artificiel
son pas grêle archet qui cède
c'est le lacet de ses genoux

vingt sous vingt sous vingt sous vingt sous la paire

Sur quel navire ai-je vu
une proue comme sa face
où pas un cheveu ne passe
Sous le bonnet vissé bas

elle colle aux pavés gras
ses yeux-feux ses yeux-limaces –

j'y suis c'est elle la Gorgone
le Sioux du livre du dessous
l'a scalpée dans son sommeil
la nuit que je dormais près d'elle

vingt sous vingt sous vingt sous vingt sous la paire
la paire la paire

la paire
de vipères

L'ENFANT

Telle un gros œil vide
sans espoir de cils
à quelle lumière
veut boire sa bouche?

Ses yeux te repoussent
ils s'enfoncent loin
de peur qu'on les cueille
comme des fruits froids

La mâchoire lourde
ne tient qu'aux oreilles
on voit sous le cou
battre des ficelles

Ses genoux se contentent
des contes de crânes
ses longs doigts sont faits
comme un nœud défait

Il a sur les tempes
comme des rivières
d'un bleu pur d'images...

Il rêve aux Rois Mages.

SERGEANT DE VILLE

Balancier nonchalant aux émois isochrones
Sourcil képi respect cylindrique des lois
– jamais nuque ne fut plus contente de soi –
un aveugle le boute on n'a plus d'Antigone

Il quête l'émail mou des regards asservis
et jette à la Cité son défi bleu marine
que de lorgnons fervents, de palmes, de nombrils
embastionnés d'ahan moulent sa pélerine

Pouces au ceinturon l'indolence sifflote
la marchande de fleurs éventre le matin
l'escroc lâché d'hier demande son chemin
langoureux des pigeons se font des papillotes

A la Morgue on a mis les noyés sur les marbres
le bord du fleuve érige, épaules dans le vent
l'Ordre antique et fidèle, et bête et bleu, devant
l'incantation des gris et le drame d'un arbre

SOIR

L'ophtalmie du linge
brûle les paupières
des croisées aveugles
un pavé de grès
tel un foetus calme
gît au pied du mur
l'œil du caniveau
lui crache de l'ombre
pour l'ensevelir

Des pustules du métro
coule humeur lente
la foule moite
le mur a des doigts obliques
pour tenir son front
miné d'années-crasse

les becs de gaz se font signe
allument leurs mares
de camomille
les cheveux de la vieille
font peur au dernier chat .

les pierres
respirent du noir
la petite fille
bute dans la nuit
la nuit pétrit
le mou des toits

la nuit te poche les deux yeux
écoute
les autobus chuchotent
la nuit
commence de croupir

l'agent du carrefour siffle comme un départ

LES MURS SONT A GENOUX...

Les murs sont à genoux sous la main de la lune
l'ombre du banc fatal te demande où tu vas
le parapet pensif crounu-devant des havres
coups de talons sur les gencives du trottoir
cette frayeur tais-toi c'est ton pas dans les arbres
O n'être pas cet homme à profil d'améthyste.
n'être pas ce dormeur et ses pieds et son chien
n'être pas le Veilleur du Chantier des Eaux Tristes
– où sont les décrocheurs d'étoiles du matin –
tre l'Ange figé de votre mort joyeuse
être ces machins verts dans l'eau qui fout le camp
être le bout du quai, la fin des mots, la barre
sur vos Petits Larousse ô vous qui m'aimez tant
mes amants saouls de Seine et de lune et de brume
ô mes princes furtifs mes dieux ô mes clients

LE FOURCY

Cinq francs tout compris, la dame et la chambre!
Cinq francs tout compris, ventre et quatre membres
nichons naufragés vers quels Nouméas
cheveux golfe roux algues des Sargasses
l'odeur du client parti qu'on remplace
les hirondelles du mur les nymphéas
– ô ne te regarde pas dans la glace
Epaule en saindoux nombril-métronome
Y grec en portions dents qu'on serre
comme quand on tue un homme
 et les mains, les mains
qui vous ont un de ces airs de s'en foutre
c'en est presque humain
 vas-tu passer outre
Sidi-la-Fortune au front de métal
aux sourcils crochets sur l'appât du crime
va prends la Berbère aux tatouages bleus
au ventre de phoque aux seins de chandelle
prends-la je te l'offre et sa laryngite chronique
et le scarabée peint sur sa ceinture
et ses deux genoux pleins comme des outres

Quand tu largueras tout à l'heure
vers ta Maubert d'après les ponts
entre les flics au clair de lune
tu te diras qu'Allah est grand
– ô les mains les mains
cet air de s'en foutre

les bidets se cabrent
piaffent front au mur
Walkyrie à tous les étages

Police, POLICE
on a pris l'anneau
dans l'oreille de la Tzigane

Ô seins de mère maquerele
noirs et convexes édredons
ô dignités des sentinelles
aux portails creux des abandons

Musique, m u s i q u e
dans le thorax de la négresse

Toutes ces choses
en litanies
ô symphonie
des crachats roses

et les mains les mains
cet air de s'en foutre

Ici tous les plafonds ont eu
la scarlatine
ça pèle à plâtre
que veux-tu
ô Lamartine

de l'air
ce soir

à l'Observatoire on rigole
la lune arbore sa vérole

TOI QUI T'EN VAS

Toi qui t'en vas au loin sans peine ni besace
Toi qui marches vainqueur des pavés et des toits
sur les quais du Silence où s'ensable ta trace
hâleur des soleils blancs depuis trop longtemps froids
Toi qui sais le langage épais des mots-lumière
toi qui brasses le ciel de deux bras aveuglés
toi qui berces du fond des siècles la prière
que l'homme dit à l'homme ô toi qui tiens les clés
pourquoi ne pas ouvrir
– pourquoi ne pas parler

Vois les nuages fuir car c'est de toi qu'ils doutent
Vois l'heure des clochers s'ameuter à ton pas
– hier midi sonnait te donna treize gifles –
Vois la lune oublier répudier sa route
et tomber comme un œuf éclate en mimosas
– Un clin d'or bleu fermente aux larmes des lucarnes –
Crisse le rémouleur en psalmodiant quel glas
Tout cela c'est pour toi, c'est pour ta certitude
Rançon d'être si seul étale ta fierté
de n'avoir plus de nom tu n'es là pour personne
O comme je t'envie
arrêtez arrêtez
toi qui t'en vas regarde injure pleure tonne
Ton ombre n'est plus là ton ombre t'abandonne
et pas même pour toi
tu n'es là pour personne

COMPLAINTE POUR CORNET A PISTON

Il est des toits sur les maisons
et des crânes sur les cervelles
écartez-moi ces horizons
éloignez-moi ces caravelles
la lune a du plomb dans les ailes
ô poids des toits sur les maisons

Langue de ciel dans ton écharpe
de la mort-aux-rats dans tes cils
écoute cascader les harpes
ô mes trilles à contre-fil
ô comme il rit jaune l'Avril
éteins le ciel dans ton écharpe

A nous à nous marchand de spleen
ho! l'homme au sable ho! moine mauve
fais souffler un vent de guimauve
un air de langueur et de Djinn
Las! on jette les morts aux fauves
ça ne prend plus marchand de spleen
on t'a défoncé tes alcôves

Il est des toits sur les maisons
on a désaccordé les lyres
sans le dire à coups de talons
on a mis des clés aux violons
et des pantalons aux satyres
Pèsent les toits sur les maisons
l'Histoire qui saura la lire?
O poids des talons sur les lyres

CONNAISSANCE

Il est des mots en arc-en-ciel
– N’as-tu pas rencontré l’orange ?
d’autres tous noirs - café, cafard
d’autres trop lourds - été, tour, four
d’autres comme d’es trous d’obus
et d’autres comme des glissades
– je sais des mots qui sont des grilles

Il en est comme des amphores
– Perce leur oreille et regarde
il en est d’où la cire coule
Méfie-toi de la vie gratuite
il en est comme des chalands
N’en sois jamais le remorqueur
– je sais des mots dont on a peur

Il est des mots que l’on massacre
Prenez garde au choc en retour
Il est des syllabes qu’on brûle
– Prends garde d’être ébouillanté
Et des finales qu’on avale
– Meurs pendu, mais pas étranglé
Je sais des mots qui sont, des rôles

Il est des mots qui te regardent
Prends bien garde de les narguer
Il est des mots en narghilés
d’où la fumée arrive froide
Il est des mots comme des cloches
Tu ris quand ils sonnent ton glas
– je sais des mots qui n’en sont pas.

CHLOROFORME

Dans le jour intercalaire
Dans le vide vertical
où l'on s'éveille aux plans qui cèdent
la minute a trébuché
elle a tenté de s'enfuir
Sans pouvoir ramener sa traîne
j'ai vu dans l'effroi des plis
chacune attendant son tour
sécher les peaux de siècles d'heures

La minute a supplié
qu'on lui rende ses parures
et féroce j'ai contemplé
comme le temps s'arrêtait
et j'ai voulu des aveux
j'ai regardé devant, derrière
et la minute a hurlé
les volumes devenaient
des plans, des points, de l'air
silence
j'ai ri de la fin de tout
mais la minute a bondi
car les couleurs tournaient en sons
Cabotine cabotine
va tu ne m'y prendras plus
remporte-les tes oripeaux
ton squelette de secondes
s'est écroulé devant moi
et j'ai vu la pendule

TOURNER A VIDE

POSTE SANITAIRE

Sault-Saint-Rémy, 9 Juin 40.

Sa plaque. Plus de poignet.
Plus de bras.
Rien qu'une toile de tente.
Même plus de sang.
Il sourit.
Avion. Bombe en rut.
Est-ce la terre, la terre
qui a crié «maman» ?
près des pommiers
 il saute
 le pucelage
 d'un continent.

Tu veux boire? Non.
Cigarette?
Mon briquet marche pour la première fois depuis
des jours.
Ma main ne tremble même plus.
Et cela m'effraie.
Peur, peur, peur panique
Non. Même plus.
O que je voudrais avoir peur encore.

Il fume inhumainement.

Ce sourire. O l'achever.
Martin est vert. Gendreau rigole.
Gendreau est saoul. Gendreau est fou.
Gendreau a bu toute la gnaule
des morts.

Cigarette.
Plus de briquet.
Je me penche.
Je lui prends du feu.
Il rit. Il est en joie. Il exulte.
O son regard.

On le traite encore en vivant.
On aurait envie de lui taper sur le ventre.

Je ne l'aurai pas cru capable de se tourner ainsi.

Oh! non Pas le toucher. Pas
lui fermer les yeux
Martin passe, écrase
le mégot tombé.
Il fixe les semelles
de Musnik. Il est
bien mort.

Gnaule. Cigarette, Je sors.

Les chats verts de la guerre
me crachent au visage.

LE MESSAGER

Camp de Romilly, 22 Juin 40.

Déballe ton fardeau, Messenger de silence,
dévoile ton front d'intersigne
dissipe en tes yeux blancs les palmes des mirages
tes mains lasses de rien étreindre que des cordes
apprends-leur à saisir au travers des saisons
le fil des quatre vents et la voile des sons

,
Chante-nous la Belle et la Bête
les oppressions des Mardi-gras
dis-nous quel matin gémira
crucifié à la fenêtre
dis-nous les hoquets des tempêtes
le soleil figé dans les yeux
des morts qui ne savaient pas l'être
ni se prendre même au sérieux
dis nous les nuits d'éclatements
bouquets de pourpre et d'amarante
– comme à la noce à grand'maman
où les morts allaient par quarante
– comme l'on meurt allègrement !
dis-nous les routes étonnées
des baisers rouges au goudron
– invocations des roues brisées
le ciel a l'anathème au front
les tripes du vieux et de sa roulotte
– rate et mercerie très intimement
le ventre gonflé de la jument morte
rut offert au Sud en montrant les dents
la trouvaille qu'on fit d'une culotte
avec la moitié de quelqu'un dedans
dis-nous l'étrange du cortège

J'AVAIS UN CAMARADE

à Ch. W. tué en Juin 40.

La Victoire en chantant
Nous ouvre la barrière...
Hallali ! vive l'Adjudant !
ensemble on est partisan guerre
– Pour vot'liberté, nom de Dieu !
du gros qui tache plein les yeux

Tu mordis à mes saucissons
– ô la Victoire à tire-d'aile !
je bus à même ton bidon
la sueur au long des aisselles

Nuits de garde messes païennes
Communion sourde avec la neige
et la terre que l'on mordait
un *minnen* guilleret siffiait
cette nuit-là dans les étoiles –

On a parlé, t'en souviens-tu?
de Gogol: l'histoire du vieux
qui crachait sur le monde,
du haut de sa montagne.
Un jour, on a même échangé nos pipes.

On tuait à la carabine des oiseaux:
le mot d'ordre était d'être féroce.

Et puis - les photos de ton gosse
et de ta femme, que tu apprenais par cœur, chaque soir,
guerrier bien sage, «brav'petit gars»
– j'ai la haine, la haine, la haine au creux des tempes –

On devait éviter de rester lon temps seuls –
On ne pouvait pas s'excuser

l'un à l'autre d'être là.
Absolvo te ! Mea culpa !

On faisait des projets. Là terre
est ronde... O mondes parcourus !
Nous y trouverons leur poussière
et la trace de leurs vertus.

.....
Au bord tiède de la rivière
il est un piquet, ton casque dessus.

l'Adjudant est gardien de square.
C'est un camion, sous la Loire,
qui l'a privé d'un bras. Il est décoré.
Quatre petits garçons marchent, au pas, au pas
autour d'un kiosque. Les mamans rient.
Il fait très bon

Ces gens font la queue en silence.
Comme la dixième compagnie,
le long de la grange, avant l'attaque.

Ta femme fixe devant elle bien droit.
Le petit suit son regard: il interroge
le mur d'en face, et puis, inquiet,
couvre de cailloux les genoux de sa mère.
Il est mécontent qu'on ne le gronde pas.

Paris-Soir... Nouveaux Temps !...
Nouveaux Temps. Les journaux ont lustré leurs manchettes.

Dans un café, on chante.
Quatre voix très justes:
Ich hatt einen kameraden
Keinen bessern findest du nicht...

Un homme en aborde un autre,
et lui demande
du feu.

COMMANDEMENTS

(Petites pièces pour personnes pâles)

A celui qui dit: j'aime
avec les bras en croix
– Il bêle aux carrefours
tant de mouvants calvaires –
arrache les paupières
fais sourdre les deux yeux
car il sait bien pourquoi
il n'a voulu rien vaincre

A celui qui dit: j'offre
avec les mains tendues
– ô tant de sang pourri
tant de peines vendues –
inonde la poitrine
du fiel de ton refus
ses mains savent pourquoi
il ne veut rien garder

Celui qui dit: j'accepte
et se frappe du poing
– ô hosanna de vivre
ô bleus des lendemains
a droit que tu piétines
la pulpe de ses membres
car je sais bien pourquoi
il n'a voulu rien rendre

Celui qui dit: pitié
– que de hideux pardons –
a droit à ta fureur
car il gronde l'injure

Est-ce donc une aumône
de se sentir ces fleuves
de moiteur dans les paumes ?
– Ô pitié d'être un homme.

Celui qui dit: partons
et désigne une étoile
montre-lui Saint-Christophe
et va-t'-en rassuré
Celui qui dit : je veux
et tait trembler les chaises
ô botte-lui les fesses
de toute ta ferveur

Celui qui dit: je hais
et mâche des menaces
prête-lui ta douleur
il saura s'en servir
Celui qui dit: c'est moi
et balance son front
- Ô les trois dimensions !
Paie-le de ton sourire

Que les montreurs d'images
Trébuchent sur ta porte
Oppose aux bateleurs
Le rempart de tes cils
Mais si tu sais combattre
les syllabes toxines
prends garde plus encor
à celui qui se tait

PRIÈRE

Mon frère homme qui es en moi
n'aie jamais d'autre nom
que celui que je porte
et ne t'avise pas d'en sanctifier d'autres
que ton règne arrive
chez toi comme ailleurs
que ta volonté soit faite
sur la terre
dans ta rue
dans ta maison
laisse aux affaires du ciel
les éperviers
les anges
les chauve-souris

Lutte ou peine ou égorge
pour ton pain quotidien
mais ne dis merci à personne
préserve-toi toi-même des offenses
apprends à ne pas pardonner
chasse au loin les marchands d'aumônes

Rengaine ta confiance
épargne ton amour
Avant de faire appel
aux destins impossibles
aux ventres qui t'ignorent
regarde-toi bien dans la glace

Ton orgueil seul te sauvera
bâtis tes tables de valeurs
libère-toi du Bien
tu seras délivré du Mal
Ainsi soit-il.